

# LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;  
les lettres non affranchies seront  
refusées.



Adresser les manuscrits et la  
correspondance aux bureaux de  
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE. 28. — (Boîte dans l'allée).

## MES SOUHAITS

Salut à la nouvelle année!...

Je voudrais, chers lecteurs, pouvoir vous offrir un océan de cadeaux, mais l'escarcelle d'un chroniqueur est si étique, que je dois, à mon grand regret, m'interdire de pareilles largesses.

Permettez-moi, avant de saluer une aurore, de dire un mot d'adieu à l'année crépusculaire. Elle m'est d'autant plus chère, qu'elle a vu naître notre spirituel journal, — la modestie est une belle chose. — Aujourd'hui, le bébé a de la barbe, il a grandi en âge, sinon en sagesse et se porte à ravir, en dépit de ses détracteurs.

Sa tâche est ardue, sa mission difficile, ses ennemis nombreux; mais ses armes sont solides, ses principes inébranlables, et la trahison ne souillera jamais sa devise.

Titre oblige, et *la Cravache* saura poursuivre son but moralisateur, malgré les clameurs épileptiques des Tartuffes qu'elle doit fustiger.

Un célèbre avocat bonapartiste a dit l'autre jour dans sa péroraison : « le journalisme est un sacerdoce. » Si j'eusse été à la place de M<sup>e</sup> Pine-Desgrange, son adversaire, je lui aurais conseillé d'inviter les organes du parti capitulaire à mettre plus souvent cette belle maxime en pratique; la dignité de la presse française se relèverait du ruisseau où elle est tombée!...

Quant à nous, qui n'avons pas le droit de nous vautrer dans le borborygme politique, les éclaboussures ne sauraient nous atteindre. Notre sacerdoce, à nous, c'est d'arracher les masques et de flétrir le vice. Notre

devoir, c'est de clouer au pilori ces bandits dorés sur tranches, dont la vie occulte n'est que rapines ou immoralité. Notre but, c'est d'éclairer les naïfs et leur faire toucher du doigt la pourriture des fétiches auxquels ils ont élevé un si brillant piédestal!...

Donc, m'inspirant de ce programme, je vais formuler mes souhaits.

*Aux tribuns de toutes nuances* : je souhaite moins de bavardage et plus de logique. Qu'à l'avenir, la constance dans les principes ne prenne pas une girouette pour monture. Les cabrioles politiques et les évolutions habiles font considérer une profession de foi comme un boniment de saltimbanques.

*Aux Tartuffes de toute robe* : je souhaite la potence. Comme le bourreau ne pourrait suffire à pareille besogne, je souscris quinze sous pour la fondation d'un prix à décerner à l'heureux inventeur d'une poudre *cafardicide*, qu'on emploierait également à la destruction des jésuites et autres parasites encapuchonnés.

*Aux belles de nuit* : je souhaite moins de maquillage et plus d'ablutions — simple question d'hygiène — et, si le repentir les touche, qu'elles se jettent, sans plus tarder, dans les bras de l'Eglise. Les ministres de Celui qui a pardonné à Madeleine, les absoudront des fredaines du passé. Si notre paradis a des houris, comme celui de Mahomet, elles feront la joie des étus, après avoir fait pleurer les pêcheurs.

*Aux gommeux* : je souhaite des coups de cravache, un ramollissement de la moëlle épinière, l'étreinte des pieuvres, le baccarat, le turf, la culbute finale et le mépris public.

*Aux vieux débauchés* : je souhaite un plongeon dans le Rhône par une température de 40 degrés au-dessous de zéro. En sortant de là, leurs ardeurs séniles seront

radicalement calmées. A défaut d'eau glacée, on pourrait remplacer le bain par une *dégelée* de coups de trique.

*Aux cocus* : je souhaite la patience et la résignation. Qu'ils se consolent de leur coiffure en songeant que

La garde qui veille aux barrières du Louvre,  
N'en défend pas les rois.

D'ailleurs, dans cette infortune, les exceptions sont si rares, qu'on aurait vraiment tort de se fâcher, surtout quand ça fait mitonner le pot-au-feu.

*Aux exploités* : je souhaite la ruine. Quand ces bourreaux patentés, ces sangsues de la misère seront obligés de travailler à la sueur de leur front pour manger un morceau de pain, ils comprendront alors les tortures de celui dont on ronge injustement le salaire. Le brigandage en grand trouve des adulateurs, la pauvreté honnête n'a pas même droit à la pitié!... Quelle amère dérision! N'est-ce pas que notre siècle peut se qualifier de progressif?

*Aux banqueroutiers* : je souhaite une vieillesse aussi longue que douloureuse. Il faut bien, — à défaut d'enfer, — qu'ils expient dans ce bas-monde, la ruine de leurs créanciers.

*Au travailleur* : je souhaite la santé et de l'ouvrage. C'est à lui que la patrie doit sa prospérité et sa gloire industrielle; c'est lui qui constitue la richesse publique, et c'est lui qui souffre, lutte contre la misère et meurt à la peine!... Honneur à ce martyr obscur, à ce mercenaire du capital.

*A la mère de famille* : je souhaite les pures joies du foyer, l'amour de ses enfants, l'affection de son époux. Ce sont des trésors qui consolent le pauvre et éclairent ses cheveux blancs d'une sublime et brillante auréole. Va, sainte femme, poursuis ton œuvre de régénéra-

## FEUILLETON DE LA CRAVACHE

### LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit  
PAR J.-M. GUBIAN

XXIII

Une idée infernale.

(SUITE.)

La Charollaise venait de se lever debout et, d'une voix éclatante, la tête haute et le regard superbe de pudique assurance, elle lui dit, avec une énergie extraordinaire :

— Monsieur, je ne comprends absolument rien à tout ce que vous dites. Jamais je ne me suis écartée de mon devoir, je n'ai jamais eu d'enfant, donc je ne peux pas l'avoir détruit.

Le juge fut frappé de l'accent avec lequel ces paroles avaient été prononcées. Néanmoins, toujours impassible extérieurement, il continua en ces termes :

— La chaleur de votre langage me confirme dans mes présumptions. L'innocence est calme : elle n'a pas besoin, pour persuader, de recourir à de bruyantes protestations. Au surplus, je vais vous soumettre certain objet, nous verrons si vous persisterez à nier.

En disant ces paroles, le magistrat prit sur une tablette un petit portefeuille en cuir fauve et le tendit à la jeune fille, en lui demandant : Connaissez-vous ceci ?

Certainement, dit vivement la jeune fille, c'est mon portefeuille mes papiers étaient dedans.

— Ils y sont encore. Vous voyez ! continua le juge triomphant, comme le *crime* aveugle : vous possédez une petite caisse, dans cette caisse, parmi des chiffons de rubans, se trouve votre portefeuille, l'heure du crime sonne, vous cachez l'innocente créature dans cette boîte sans songer à retirer les pièces révélatrices. Répondez-vous à répondre ? sinon d'avouer.

— Je n'ai rien à avouer, répondit la Charollaise, avec une étonnante vivacité, sinon que je comprends l'erreur qui...  
— Comment cela ? Ces papiers ne sont donc pas à vous ?

— Si, mais ils m'ont été volés.  
— C'est assez ingénieux, fit le juge, en fronçant le sourcil, mais ce n'est guère admissible.  
— Admissible ou non, c'est la vérité. D'ailleurs, on a porté plainte pour ça.

— Qui, on ?  
— Les personnes qui m'ont placée, pardine.  
Elle raconta alors longuement et dans tous ses détails la tentative de rapt et le vol dont elle avait été victime.

Le juge réfléchissait, accoudé sur son bureau, quand on frappa à la porte de service. Presqu'aussitôt un homme entra, une lettre à la main et la remit au juge d'instruction.

C'était une communication du procureur impérial annonçant que, sur les indications fournies par une nommée Mélanie Stéphen, la mère de l'enfant avait été retrouvée et que ce n'était autre qu'une malheureuse qui avait eu une fin tragique sur la route des soldats. La note ajoutait que l'identité de cette personne avait été parfaitement établie grâce au concours empressé de cette même Mélanie.

Ce fut avec la plus vive joie que le juge instructeur transmit cette nouvelle à la jeune Charollaise. Dans quelques mots bien sentis, il lui fit comprendre les impérieuses nécessités de la justice et la congédia en l'assurant de son profond regret d'avoir troublé une vie aussi pure et un cœur si plein de sentiments élevés.

La jeune fille, libre enfin, prit le premier omnibus en partance pour St-Genis-Laval. Sa maîtresse, saisie par la nouvelle de l'arrestation de sa domestique, venait de mourir. Les héritiers étaient déjà là et, sans autre explication, mirent la pauvre enfant à la porte.

Elle tomba gravement malade et après six mois de souffrances aiguës Claudine Bonjour mourut à l'hôpital.

Le bandit Bérard comptait une victime de plus.

XXIV

### La vengeance de Mélanie

Pendant le cours de tous ces événements, Mélanie poursuivait son œuvre d'impitoyable vengeance. Elle avait juré de perdre Bérard et avec lui toute la bande des voyous.

A cet effet, Mélanie s'était mise en rapports suivis avec certaines prostituées, qui, après avoir été les esclaves des bandits,

avaient été abandonnées ou maltraitées par eux. Ces femmes aussi, désiraient se venger et cela leur était d'autant plus facile qu'elles avaient surpris certains secrets de la plus haute importance.

Mélanie rusée et infatigable, entassait preuves sur preuves et les transmettait à la justice. Chaque jour, elle apportait à la Permanence de nouvelles révélations. Toujours à la piste des voyous, elle épiait leurs moindres gestes, recueillait des confidences, provoquait les délations.

Parmi les créatures qui fournirent à Mélanie les renseignements les plus étendus et les plus compromettants, on peut citer en première ligne *la grosse Juliette*. Cette femme avait été la maîtresse de Joannis, le hideux voyou dont nous avons parlé dans le guet-apens dont Dominget fut la victime.

Juliette ne pouvait pardonner à son ancien amant les mauvais traitements qu'il lui avait prodigués, après l'avoir jetée dans la fange de la prostitution.

L'histoire de cette Juliette est navrante.

Ses parents, très-honorables, lui avaient inculqué, de bonne heure, les meilleurs principes. Ces braves gens, ne négligèrent rien pour en faire une bonne mère de famille. Elle n'avait sous les yeux que de bons exemples et rien ne pouvait faire prévoir sa future dégradation.

Comment roula-t-elle dans le ruisseau ? Comme beaucoup de jeunes filles sans expérience.

Un jour, un monstre se trouva sur le chemin de la pure et candide enfant. Trop naïve pour soupçonner un piège, Juliette se laissa fasciner par les banalités attrayantes qu'on lui jetait au visage. Elle crut aux protestations passionnées de celui qui lui disait qu'elle était belle et aimée ardemment, elle se livra sans remords à l'infect voyou!...

Deux mois après, elle s'enfuyait du logis paternel et quelque temps après elle augmentait l'impudique phalange de celles qui se vendent pour payer à un protecteur!...

Juliette était assez jolie, ou plutôt elle avait le prestige de la jeunesse, et, conséquemment rapportait gros au voyou qui l'avait mise sous sa tutelle.

Mais bientôt, le maître devint plus exigeant : il lui fallait de l'or à poignées, ou sinon il rouait son esclave de coups. Cette existence affreuse dura près de deux ans, puis, un beau jour, Juliette s'enfuit à Grenoble.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

tion sociale, élève tes enfants dans le sentiment du devoir. Apprends-leur de bonne heure qu'ils sont nés libres, que leurs droits sont inaliénables et qu'ils ne doivent jamais courber l'échine devant un trône, ni la tête sous un goupillon. Le temps des mômeries est passé, la lumière se fait, grâce à la science; le fanatisme n'aveugle plus les masses, l'édifice croule... et sur ses ruines, la vérité fait resplendir son flambeau!...

C'est le dernier de mes souhaits.

J.-M. GUBIAN.

## A PROPOS DU JOUR DE L'AN

Un événement inattendu m'avait contraint de quitter la France pour aller prêter à l'étranger le concours de mes lumières dans des questions qui intéressaient mon gouvernement. C'était en Orient que le destin, destin heureux, m'envoyait. Je rêvais depuis longtemps d'aller dans ce pays charmant que mon imagination un peu trop portée à la poésie, peuplait de houris, de bayadères et de séduisantes almées. De hautes protections triomphèrent de quelques hésitations basées sur ma jeunesse, mon inexpérience, etc... et bref, aucun compétiteur ne m'étant opposé, par une ravissante matinée de septembre je m'embarquai à Marseille à bord de « la République », bon vapeur et fin voilier de la Compagnie Fraissinet. C'était un navire nouvellement construit, bien gréé; le nom dont on l'avait baptisé était un heureux présage, et son capitaine, un vieux loup de mer dont l'habileté était connue. Une brise légère enfla nos voiles, ce qui permit de supprimer la vapeur, et, gracieux comme un alcyon, léger comme une hirondelle, notre vaisseau cingla vers les mers du Levant.

Notre pavillon flottait avec fierté à la cime du grand mâ.

Les premiers jours de la traversée furent ce qu'ils sont tous quand la mer est calme et que le soleil plonge ses feux dans les ondes azurées de la Méditerranée.

Nous cotoyâmes les îles parfumées de la Grèce, après avoir laissé Malte à droite, et nous allions plonger notre proue dans les eaux du Bosphore, lorsque près du détroit des Dardanelles un violent coup de vent vint nous assaillir. Une pluie fine et serrée nous trempa jusqu'aux os. De hautes lames attaquaient le navire.

Les mâts criaient, la voilure grinçait dans les cordages et des lambeaux déchirés flottaient dans les agrès comme les ailes d'un pélican blessé. Tout le monde alors se réfugia tremblant dans l'entrepont. L'équipage même n'était pas sans crainte. Seul, debout, le capitaine qui s'était mis à la barre ne bronchait pas. D'une voix perçante et grêle il donnait ses ordres que répétait le sifflet strident du second, et c'était merveille que de voir avec quel ensemble, quelle harmonie, tous les mouvements s'exécutaient, comme dans une féerie de l'Ambigu.

Puis le grain tomba, la bourrasque était passée.

Le navire, ballotté un rude instant, sembla sortir comme une mouette des nuages qui l'enveloppaient, et le vieux capitaine qui n'avait pas quitté le gouvernail, ayant mis le cap sur Stamboul, le vaisseau retraça son droit sillon dans les eaux du Bosphore comme le soc géant d'une charrue.

Quarante-huit heures après nous entrâmes majestueusement dans le port : la traversée était finie.

Un matin, en m'éveillant, j'entendis un brouhaha inaccoutumé; j'ouvris ma fenêtre et je vis une foule nombreuse, animée, affairée, remplissant les rues de ses cris. Beaucoup s'embrassaient, ou se saluaient, en faisant sur le front un signe particulier; d'autres se tournaient du côté du soleil, et étendant les bras, paraissaient ou prier ou bénir.

Un fellah, attaché à notre caravansérail, m'expliqua que c'était le jour de l'hégire ou le premier jour de l'an.

Je fus curieux de voir de près cette cérémonie exotique, puisque mon gouvernement m'en donnait le loisir, et je descendis dans la rue.

Une foule compacte et joyeuse grouillait. Les khans ou bazars étaient pleins d'un monde bariolé revêtu de costumes pittoresques, achetant qui, des draperies aux couleurs brillantes et vives, qui, des soieries aux reflets chatoyants et changeants.

Ces bazars étaient immenses. Là étaient entassées toutes les richesses de l'Orient.

Il y avait des marchandises pour tous les goûts, des bibelots de la Perse et du Japon pour toutes les bourses, des jouets fantastiques et bizarres pour tous les enfants, et des surprises pour tous les âges.

Les acheteurs affluaient et les vendeurs paraissaient heureux de leurs affaires.

Ces derniers, comme en France, vantaient chacun son comptoir.

« Achetez ceci, disait l'un, c'est un poupard incassable fabriqué à Yeddo par l'illustre Tin-Tun-Ling. »

« Prenez cela, disait un autre, coiffé d'un large turban, c'est un tapis inusable et qui vient en droite ligne de Smyrne. »

« Et ce narghilé! criait un troisième; je ne le vends pas, je le donne! et pourtant le bout est de l'ambre le plus fin et le fourneau est garni de perles. »

Comme, en France, la foule se précipitait. On allait vers celui qui criait le plus fort ou qui vantait le mieux sa marchandise.

On achetait, et l'émplète faite on s'apercevait trop tard que l'illustre Tin-Tun-Ling n'avait fabriqué qu'une poupée de verre, que le merveilleux tapis de Smyrne était en bourre de laine, et que le magnifique narghilé était bien payé par quarante sous de notre monnaie.

Je suivais la foule et j'écoutais tous les boniments.

Drôle de pays! me dis-je. Les houris et les bayadères sont rares et les almées jouent à cache-cache. En revanche les marchands volent sans sourciller, et les acheteurs se laissent voler sans se plaindre.

Dans un fond, mon attention fut attirée par un groupe de vendeurs qui tous braillaient (c'est le mot) plus fort les uns que les autres. On les écoutait avec curiosité et la foule se pressait devant eux.

Chacun faisait valoir sa marchandise, qui n'était autre que du tabac turc.

« Prenez ce paquet, disait l'un; Mahomet, dans son paradis, n'en fume pas d'autre! »

« Essayez celui-ci, répliquait son voisin; c'est la cassolette de l'Orient! »

« Achetez ce paquet, ripostait un grand gaillard à moustaches; il est deux fois plus gros, et coûte moins cher. Quant au parfum, c'est la rose cueillie dans les jardins embaumés d'Ispahan et de Schiras! »

Je remarquai que tous sans exception vantaient beaucoup dans leur langue imagée, les produits de leur inventaire, mais qu'aucun d'eux n'en faisait usage.

Ils fumaient cependant, mais ils puisaient à pleines mains dans un grand récipient et bourraient leurs pipes avec un plaisir qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler. L'air était embaumé de vapeurs suaves et pénétrantes, mais le tabac qu'ils vendaient sentait le foin et séchait la gorge. On le savait, mais beaucoup achetaient quand même.

Et au dehors les amis, les connaissances s'embrassaient, se souhaitaient mille choses heureuses de la meilleure foi du monde, et je me mis à penser que c'était ainsi depuis de longues années; que celle qui allait suivre serait comme les précédentes, entraînée par son immuable cours, sans que rien ne vint modifier les mœurs naïves, la crédulité des acheteurs et l'impudence ironique des vendeurs.

Bon peuple! dis-je tout haut en sortant du bazar; mou-tous innocents, avec quel soin vous gardez votre laine! ce n'est pas en France qu'on se laisserait tondre ainsi!

« C'est vrai! dit une voix à mes côtés. »

Je regardai: c'était le vieux loup de mer, le capitaine du vaisseau « la République », qui avait si énergiquement combattu la bourrasque et esquivé le grain près du détroit des Dardanelles.

JULES FIQUENEL.

## BINETTES LOCALES

### UN BOUCHER PAR TROP BOUCHÉ

En esquissant ce portrait, peut-être ne serons-nous pas maîtres de nos coups de pinceau; mais que l'on excuse la crudité à laquelle nous sommes forcés, ayant pris à tâche d'appeler les choses par leur nom et de dire comme jadis maître Boileau :

J'appelle un chat un chat, et Ro...llet un fripon.

O contribuables! tandis que suant sang et eau, vous vous éreintez au travail, afin de faire bonne contenance le jour où il s'agira « de passer devant la glace » du percepteur, LUI, sans contribuer à rien et sans s'époumonner le moins du monde, émerge crânement au budget de la ville pour une somme assez ronde.

En l'an de grâce 1873, nous trouvons notre héros allumeur des fourneaux et calorifères de l'Hôtel-de-Ville; position fort modeste, mais qui convenait admirablement à ce gaillard possédant au suprême degré toutes les qualités requises pour faire sinon un bon chauffeur, du moins un imbécile de première classe.

La mairie centrale était sur le point de s'effacer; notre ex-artilleur se trouvant par ce fait menacé de perdre l'exercice de ces hautes fonctions. fut si habile, dans l'art de ramper comme un chien, au pied de ses maîtres, qu'après avoir longtemps soupiré, il finit par se faire admettre dans les rangs de l'octroi à titre d'employé de quatre-vingt-dix-neuvième classe. Je crois même qu'en suite des épreuves orales ou écrites auxquelles elle fut soumise, cette ganache fut reconnue assez intelligente pour décrocher les bottes du papa Olibo : distinction honorifique qui devait plus tard la recommander à l'attention de nos administrateurs uniquement occupés du soin d'accaparer les « fortes têtes. »

Sur ces entrefaites, en 1874, mourut le sieur M....., homme très-estimé et, condition essentielle, fort compétent dans son service d'inspecteur général de la Boucherie. La nouvelle de sa mort était à peine connue de notre ambitieux, que cet ignare se rendit en toute diligence auprès de son ami Coco et d'autres copins actuellement en place; avec un aplomb « bœuf » il sollicita, il mendia leur bienveillant appui pour prendre la succession du défunt, et cela, au détriment de l'inspecteur en second auquel revenait de droit cet énorme privilège.

Fortement épaulé par de tels protecteurs, exagérant jus-

qu'au plus vil mensonge ses connaissances en boucherie, et usant d'autres stratagèmes et d'autres bassesses plus ou moins avouables, il réussit à se faire nommer aux fonctions ci-dessus désignées.

Nous voulons bien croire que l'administration, en consacrant cette nomination, fut induite en erreur par ceux-là qui à cette époque avaient quelque raison de la tromper; c'est pourquoi, tout en lui ouvrant les yeux sur les singuliers mérites de sa créature, nous n'échapperons pas l'occasion d'instruire le public lyonnais sur la façon peu courtoise dont sont traités et ses intérêts et son hygiène. Reconnaissons toutefois que le conseil municipal se plaignit récemment de ce service, et qu'il provoqua à ce sujet une enquête qui a abouti à...

Ceci posé, continuons.

Le poste d'inspecteur général de la Boucherie devrait être confié à un homme intelligent, incorruptible et compétent; nous appuyons sur ces trois épithètes. Mais pour le malheur de tous, il est actuellement entre les mains d'un intrus et d'un abruti, pour ne pas dire mieux ou plus mal. Nous disons : abruti; nous pouvons ajouter : illettré, car nous mettons cet âne bête au défi de faire sans erreur la moindre addition, et d'écrire convenablement un nombre de quatre chiffres.

Voilà pourtant l'homme qui est spécialement chargé de fournir les chiffres devant servir à la confection de la taxe de la Boucherie.

Et comment ces chiffres sont-ils fournis? Ecoutez : cette espèce d'inspecteur s'abouche dans quelque caboulot, son refuge naturel, avec les commissionnaires en bestiaux. Là, *inter pocula*, au milieu des carafons de trois-six, ces messieurs, après l'avoir graissé d'une certaine pommade, lui imposent les chiffres les plus favorables à leur cause. Ces chiffres, il les présente à la Préfecture, je ne sais où? Une discussion, pour la frime, s'engage avec la délégation des bouchers; finalement l'on tombe d'accord; les mercuriales se bâtissent d'après de tels renseignements, l'affaire est jugée et la taxe bâclée.

Lyonnais, vous êtes naïfs quand vous vous étonnez que sur cent bouchers les deux tiers vendent leur carne bien au-dessous de la taxe, qui d'après vous, doit être l'expression sincère des prix de vente calculés d'après les prix de revient. Sachez donc qu'en vendant à des cours inférieurs à ceux déterminés par les règlements supérieurs, ils réalisent de beaux bénéfices; que faut-il penser de ceux qui ne démontent pas des tarifs rendus obligatoires? Un tel état de choses n'est-il pas révoltant? et qui est-ce qui nous fait payer les pots cassés?

Que faut-il également penser de cet individu qui, à la tête de l'Abattoir le plus considérable, l'Abattoir de Vaise, n'a d'autres titres à faire prévaloir et d'autres connaissances à étaler que celles qu'il a acquises pendant un seul mois, où il fut « simple toucheur de bœufs? »

Qu'il produise une seule référence sérieuse; qu'il nous indique une seule boucherie dans laquelle il ait exercé pendant cinq minutes!!! Encore un défi que nous lui portons et qu'il lui est impossible de relever.

Du reste, voyons, en bonne vérité faut-il trouver extraordinaire de voir un chauffeur préposé à de telles fonctions, quand on voit un canut de la même trempe à la tête d'un service plus important et de même nature?

Nous comprenons facilement, nous, que ce « toucheur de bœufs » se cramponne à son portefeuille avec toute l'énergie d'un roturier qui sait apprécier les services que lui rend sa « poule aux œufs d'or », car, outre les émoluments qui lui sont alloués par la ville, ce « bouché » a encore d'autres cordes sensibles qu'il fait vibrer à tous propos.

Ainsi, chaque certificat qu'il délivre aux commissionnaires pour bestiaux invendus lui rapporte trois à quatre francs, et il y en a plusieurs par jour.

Ce qu'on ne saura jamais, c'est le rendement des certificats qu'il délivre pour les bestiaux allant à l'étranger; il ne peut le nier. Niera-t-il les gueuletons pantagruéliques, niera-t-il les parties de plaisir, les voyages dans le Midi, niera-t-il les pourboires alléchants qui lui sont offerts par bouchers et consorts n'ayant plus rien à redouter du côté des procès-verbaux? Niera-t-il les gratifications qui lui sont glissées en douceur pour vérification (quelle ironie!) des viandes militaires?

Oh! fournitures mystérieuses si vous pouviez parler!

Niera-t-il qu'il possède et revend des matelats faits avec la laine des moutons parqués à l'Abattoir, laine qu'il fait couper d'autorité?

Niera-t-il les sommes que lui rapportent les certificats délivrés pour le passage des bestiaux, que vu la fatigue l'on fait abattre sur la place, certificats qui devraient être et sont d'une gratuité absolue?

Cette montagne de chair et d'os a une égratignure au poignet. Aussi n'a-t-il rien trouvé de mieux que de se faire décrocher une pension, temporaire, il est vrai, mais qui se continue encore et durera probablement jusqu'à la consommation des siècles. Et dire qu'il souffre de cette écorchure, comme le cheval de bronze souffre des cors aux pieds.

Mais, ce qui nous chiffonne, c'est quand nous voyons de pareils mendiants, se disant blessés au poignet, sollicitant l'assistance d'une pension militaire aller, avec permission des autorités faire la joute à Givors, exercice qui exige toutes les forces physiques.

Détail inédit : il se fit une entorse aux pieds en revenant de cette fête baladoire; resta huit jours tranquillement dans son salon (car il a un salon et se paie le luxe d'un froiteur), et n'en toucha pas moins ses honoraires.

Tant il est vrai que l'avoine est trop souvent donné à ces bourriques qui la méritent le moins.

C'est en poursuivant une telle carrière que celui qui, en 1873, n'avait pas le sou, est aujourd'hui possesseur d'une belle propriété située aux environs de Lyon; c'est en se mettant sous la protection de Monsieur G... chez lequel sa mère était restée comme servante, qu'il a accroché des secours qu'ont mille peines à toucher de pauvres diables réellement véritablement incapables non-seulement de faire la joute, mais de travailler pour subvenir à leurs premiers besoins.

Encore une fois, ô contribuables! éreintez-vous pour voir salariées de telles buses.

BOUMOCULI.

(La suite au prochain numéro.)

## UN MARI ASSASSIN

En fouillant l'égoût social, je viens d'en extraire une ordure qui, malgré la répugnance qu'elle inspire, mérite d'être analysée.

Je savais bien que la surface du globe était couverte de mécréants, d'hommes plus ou moins dignes de mépris, méritant plus ou moins d'essayer la flexibilité de la Cravache; mais que, parmi nous, vivent tranquillement des criminels, dont la place serait au bagne; voilà ce dont je ne m'étais jamais bien douté. Et pourtant ces monstres-là existent, ils sont visibles à toute heure, vont régulièrement au café, promènent quotidiennement leur grue dans quelque « tombeau armorié »; font les pédants; se donnent des airs de probité quand ils ne sont que d'impudentes canailles.

Tel est le cas de mon héros sinistre.

D'abord, son état-civil: né le 15 J... 1829, à Lyon, de parents honnêtes qui se sacrifièrent pour le laisser à l'école jusqu'à l'âge de quinze ans.

Et puis son signalement: taille élevée, lèvres lippues et sensuelles, face bestiale, de mœurs plus bestiales encore; dans les rues, son regard tombant sur une femme, exprime cette avidité de l'ogre qui sent la viande... fraîche.

A 17 ans, il connaissait sur le bout du... doigt la structure du sexe dans lequel il devait plus tard recruter ses chères victimes.

Jusqu'à 24 ans, ce fut une vie de débauches et d'orgies continuelles.

Dans cet intervalle, il trouva moyen de séduire une jeune fille de la rue des Capucins; cette malheureuse avait 19 ans, et le 17 mai 1852 elle mettait au monde un gros garçon qui, malgré sa ressemblance parfaite avec son père, n'en fut pas moins renié avec beaucoup d'empressement par notre chenapan.

Néanmoins en 1854, et malgré cette tache ineffaçable incrustée dans le marbre de son passé, il obtint la main d'une jeune personne de 22 ans qui, en contractant une pareille union, signait son arrêt de mort; car elle épousait non-seulement un brutai, mais encore un homme corrompu qui devait empoisonner son existence et finalement la conduire au tombeau où elle repose en paix depuis trois ans.

Je ne veux pas éveiller les mystères de la tombe, mais raconter simplement, et retracer dans leur plus hideuse réalité les brillants exploits de ce crétin que j'appelle sans détour « un assassin. »

Il y avait à peine deux ans que ce mariage était conclu, lorsque sa femme, très-honorable sous tous les rapports, acheta un magasin de modes rue de l.....

En cette qualité, elle occupait deux ouvrières dont l'une, nommée Lucrèce n'eut pas de peine à « taper dans l'œil » de notre Dumollard.

Dans la même maison et au service des mêmes patrons, était une jeune domestique âgée de seize ans, appelée Pulchrior.

Charnel jusqu'au fond de l'âme, notre bandit assouvissait ses appétits sensuels et sur Lucrèce et sur Pulchrior.

Ce manège clandestin allait pour le mieux, et déjà Monsieur voyait avec une voluptueuse satisfaction « grandir le cercle de ses relations, » lorsque Pulchrior devint enceinte et se retira chez son père. Ce dernier, exaspéré par la position de sa fille, écrivit plusieurs lettres à M<sup>me</sup> Delv... dans le but de se plaindre et de rechercher s'il y avait eu défaut de surveillance, et quel pouvait être l'auteur d'une pareille infamie.

Ces lettres successives, accablantes, furent pendant un mois interceptées par ce brigand qui n'avait garde de les montrer à celle dont « le contrat avait reçu des milliers de coups de canif. »

Furieux du silence obstiné qui seul « répondait » à ses lettres, le père en écrivit une dernière qui portait cette mention: A M<sup>me</sup> Delv... elle-même. Le facteur ne put faire autrement que de la remettre à la véritable destinataire.

Ce fut une explosion de rage indicible; le contenu de cette missive dévoilait tout, formulait une accusation précise et dénonçait le coupable qui n'était autre que son propre mari. En effet, pressée de questions et surtout aiguillonnée par la jalousie, la jeune fille avait tout confessé à son père, qui n'avait omis aucun détail.

Inutile de parler des vifs reproches que cette femme adressa à son mari, qui ne comprenant pas que sa conduite fût blâmée, la tança si brutalement, qu'elle porta pendant plusieurs jours les marques de deux coups de poing.

Puis, comme si cet acte n'était pas suffisant pour mettre le comble à l'ignominie, comme si l'entretien d'une concubine dans la maison conjugale n'était pas assez flétrissant, assez déshonorant, il abandonne sa femme, emmène sa maîtresse, l'installe à quelques maisons près, vit maritalement avec elle pendant dix ans, et renie sa propre femme comme il avait renié son propre enfant.

Naturellement un procès en séparation lui fut intenté, il dura trois ans. Cette pauvre femme mangea tout son patrimoine, resta seule avec trois enfants qu'elle éleva avec beaucoup de peine jusqu'à sept ans. A cet âge, les deux garçons furent confiés au mari, de par la loi; il leur enseigna à mépriser leur mère légitime et à ne reconnaître que sa maîtresse.

Accablée sous le poids du chagrin, réduite au désespoir, en proie à toutes les privations, M<sup>me</sup> Delv... resta sept ans malade, et succomba à une maladie de poitrine.

Son cadavre était encore chaud, que ce bourreau faisait publier les bans de son mariage avec cette prostituée dont j'ai parlé.

Dernièrement il se présenta chez sa fille en compagnie de cette drôlesse; il fut jeté à la porte comme un chien. Il n'a pas songé à s'en plaindre, car il ne recueillait que ce qu'il avait semé.

Et maintenant à nous deux, vieux libertin!

Solidement retranché derrière les piles de cent sous, tu t'étonneras qu'on livre à la publicité ta vie dégoûtante, toi qui te crois fort de la considération publique? Allons donc! vil pourceau, tu es conquis par tes voisins, et tes anciens compagnons te couvrent de leurs crachats; sais-tu ce qu'on dit de toi? on te regarde comme un souteneur de filles soumises et comme le meurtrier de celle que nous avons connue et appréciée. Tes enfants s'éloignent de toi, tu es leur épouvantail; ils rougissent de porter ton nom et pleurent encore leur mère. Et ta femme, ton ex-Lucrèce, a beau porter des robes de soie et faire la pudibonde; elle est connue, elle est jugée, et sache-le une fois pour toutes, elle est mesurée à l'aune de celles qui arpentent le trottoir, et il ne lui manque plus qu'un titre, c'est celui que lui accordera la police le jour où elle ira se faire inscrire sur ses registres; si tu n'es pas complètement abruti, remonte le passé de deux années environ, et rappelle-toi celui qui refusa de toucher la main que tu lui tendais, car tu sentais le bouc, et ta main était celle d'un assassin.

LUDOVIC DAUBIER.

Notre prochain numéro contiendra une *Binette locale* intitulée :

JUSQU'EST MON CONTRÔLEUR?

Cet article, qui vise un fonctionnaire important, n'a été ajourné que pour recueillir des renseignements complémentaires. Le public nous saura gré de l'enquête minutieuse et impartiale à laquelle nous nous livrons, afin que satisfaction lui soit donnée, à bref délai.

## SALMIGONDIS

A la suite des accidents survenus sur les lignes P.-L.-M., cette administration... bienfaisante, désirant mettre un ordre parfait à ces exhibitions sanglantes, vient de décider que, dans l'intérêt de l'humanité, il n'y aurait que trois rencontres de trains par heure et sur tous ses réseaux.

Des représentations extraordinaires seront organisées pour ceux qui en feront la demande.

La même administration va, dit-on, prendre ses mesures, afin qu'avant de monter en voiture chaque voyageur prouve : Qu'il est fatigué de la vie, et qu'il a fait tous ses préparatifs pour le grand voyage, ainsi que son testament;

Qu'il désire un tamponnement simple, double ou triple; Qu'il préfère avoir la tête en marmelade plutôt que d'arriver à bon port;

Qu'il ne se plaindra pas et qu'il fera l'éloge de la Compagnie;

Qu'il a signé son arrêt de mort.

En outre, tous les chefs de gare viennent de recevoir l'ordre de veiller avec soin à ce que ces collisions se multiplient le plus souvent possible; à titre d'encouragement, ils auront le droit de boire un canon aux frais de la Compagnie, toutes les fois qu'il y aura plus de 88 morts et au moins 101 blessés.

Quant aux voyageurs qui se montreront difficiles, l'administration leur accorde généreusement le droit de rester chez eux, et les prie même de s'estimer heureux de ne pas être enqueulés par-dessus le marché.

\*\*

Un étudiant, à Paris, ne recevant jamais de réponse aux demandes d'argent qu'il adressait à son père. Étonné, le fils voulut un jour que ce dernier lui donnât une raison de ce silence... Rien... Ce mutisme prolongé l'effrayait quand... ô bonheur!... un beau matin il reçut un petit paquet contenant une boîte d'allumettes avec ces mots :

Tes demandes d'argent c'est comme les allumettes, ça ne prend pas.

Cherchez et vous trouverez, dit l'Évangile. Mais je crois qu'il est prudent de ne jamais chercher querelle à un plus fort que soi, si l'on ne veut pas trouver l'occasion peu avantageuse de tomber sur l'angle d'un coup de poing.

Affreux syllogisme :

L'homme est un animal,  
Le chien est un animal,  
Donc, l'homme est un chien.

Monsieur X... rencontre l'autre jour un de ses amis, pâle, défait, un vrai portrait de cimetière. Ah! ça, mon cher, lui dit-il, vous n'avez donc pas de quoi vous faire enterrer?

La femme, c'est comme les matelas; plus elles sont battues, meilleures elles sont.

D. Qu'est-ce que le mariage?  
R. Les travaux forcés à perpétuité.  
D. Quel est le forçat?  
R. C'est l'homme (en pleurant), éternelle victime.  
D. Qu'est-ce que la femme?  
R. C'est son boulet, dont toute l'utilité consiste à lui réchauffer les pieds pendant l'hiver, ce qui réduit son rôle à l'état de bassinoire.

Le Rôdeur.

## TRIBUNE DU PARNASSE

UNE RENCONTRE

La lune lentement parcourait sa carrière,  
Et ses pâles rayons d'une faible lumière,  
Tristement éclairaient les mortels attardés.  
Dans l'ombre quelque grue aux gestes éfrontés,  
Au : psitt provocateur. Des voyous en vedette  
Cachés dans les recoins, flairant une conquête.  
Quelques rares agents, des *poivrots* ahuris  
Cherchant tant bien que mal à gagner leur logis;  
Quelques chats se glissant furtivement dans l'ombre,  
Tel était, certain soir, le tableau morne et sombre  
Qu'offrait notre cité s'apprêtant au repos.  
D'un pas philosophique et les mains sur le dos  
Je rentrais, calme et froid, comme il convient au sage,  
Sans voir qu'autour de moi certaine ombre volage  
Se débattait. Soudain j'entends un frôlement  
De robe, et une voix chuchotter doucement :  
Bonsoir, petit chéri, tu passes sans rien dire.

Une telle apostrophe au milieu de la nuit  
Est un cas assez drôle et n'a rien qui séduit;  
Mais je n'avais point peur, et redressant la tête,  
Je toisai celle qui m'adressait sa requête.  
Horreur! je reconnus sous le gaz incertain  
Mes amours d'autrefois. La blancheur de sa main,  
Son regard plein de feu, sa blonde chevelure,  
Son profil me disaient que cette créature  
Qui, sans pudeur mettait à prix sa nudité,  
Avait été mon bien et ma propriété.  
Ce souvenir cruel s'emparant de mon âme  
Troubla mes sens. Aimai-je encore cette femme  
Qui venait à minuit racoler les passants?  
Aimai-je cette femme, depuis si peu de temps  
Que j'avais délaissée et qui, jadis un ange,  
S'était faite démon et roulait dans la fange?  
Et, sans me reconnaître, elle me débitait  
Son petit boniment. Mon oreille écoutait;  
Mais l'esprit loin de là, rejetant sa pensée,  
Errait sans s'arrêter dans sa course insensée.  
Vaincu par son instance et par ses arguments,  
Je me vis aculé dans mes retranchements  
Et finis par céder. Pouvais-je autrement faire?  
Sur la fin de ce drame, espérant satisfaire  
Ma curiosité, sans échanger un mot  
Je la suivis.

Enfin dans un obscur tripot,  
Repaire de bandits, affreuse souricière,  
Par une échelle en bois, dans un trou sans lumière  
Je pénétrai. C'est là que la pieuvre logeait.  
La porte se ferma. J'eus peur, rien ne bougeait;  
Je voulais parler, fuir; ma langue était muette,  
Les jambes me manquaient; une frayeur secrète,  
D'horribles visions agitaient mon cerveau.  
Autour de moi régnait le calme du tombeau.  
J'appelai la drôlesse, elle était invisible.  
Odieux guet-apens! Un coup de poing terrible  
M'applatissait le crâne. Au milieu de voyous  
J'étais tombé. Râlant sous leurs puissants genoux,  
Serré par mille mains, et respirant à peine,  
Je crus que ces brigands m'ouvraient veine par veine.  
L'un d'entre eux me tenait broyé sous son talon.  
Pendant que ces vautours fouillaient mon pantalon,  
Arrachant mon habit et retournant ma poche,  
Habillément du tout bourraient une sacoche.  
Je baignais dans mon sang qui s'échappait à flots;  
Le coup était mortel. Cet infernal complot  
Donnait à ses auteurs réussite complète.  
A se quitter chacun de ces monstres s'apprête.  
C'est alors que je fus moins inquiet sur mon sort.  
En s'approchant de moi, pour voir si j'étais mort,  
Le chef de cette bande, afin qu'aucun indice  
Sur un pareil forfait put servir la police,  
Leur recommanda bien de laisser nulle part  
Trace de leur passage, et tirant son poignard

Il allait m'achever.

A ce moment suprême  
Son bras fut désarmé, sa face en devint blême;  
Qui donc osait ainsi déranger son projet?  
Qui donc osait suspendre, arrêter le stylet?  
Quelle force entravait cette main meurtrière?  
Par un pénible effort soulevant ma paupière,  
J'entrevis près de moi, l'œil injecté de sang,  
Une femme en furie, un tigre menaçant.  
Depuis longtemps déjà poursuivant sa vengeance,  
Elle atteignait son but. D'un ton plein d'arrogance  
Elle congédia ces assassins; sortez,  
Dit-elle, laissez-moi seule avec lui. Quittez  
Ces lieux; votre devoir est fait, le mien commence.  
Puis, s'adressant à moi : « La terrible sentence  
Qui pesait sur ta tête aurait dû s'accomplir.  
Ta mort me répugnait; je voulais te punir  
D'avoir souillé mon nom, avili ma famille.  
Lâche! je te croyais, moi, pauvre jeune fille,  
Quand par de faux serments et de brûlants discours  
Tu m'adjurais de croire à tes folles amours.  
Et toi! tout mon bonheur, toute mon espérance,  
Tu foulais à tes pieds ma vertu, ma croyance;  
Ton cynique dessein une fois accompli,  
Tu me quittas sans honte, espérant que l'oubli  
Devant naître en mon cœur abreuver d'amertume,  
Effacerait l'affront qui partout le consume,  
Et sur ta vie honteuse étendrait son manteau.  
Tu me devais plus tard trouver dans le ruisseau.  
Les rôles sont changés; jadis j'étais victime,  
Mais aujourd'hui j'immole!... Un cœur pur de tout crime  
N'avait pu te charmer, car les plaisirs charnels  
Étaient les seuls admis par tes goûts sensuels.  
Et par toi, sans pitié, mise en face du vice,  
Je fus bientôt vaincue. Au fond du précipice  
Creusé par tes mains, si j'ai roulé malgré moi,  
C'est que tu m'y poussas, je n'accuse que toi. »

La leçon était rude et surtout trop touchante;  
Mon corps en subissait la morale écrasante.  
Éreinté, morfondu, je cédais au sommeil;  
Quand je me réveillais inondé de soleil,  
Tout avait disparu.

J'en fus longtemps malade,  
Et le vieux souvenir de cette sérénade  
Est resté pour toujours imprimé dans mon cœur.

L. DAUBIER.

REGRETS

Je m'en souviens toujours de ces nuits de bombance,  
Où sans souci je buvais comme un fou.  
Je te trouvais trop courte, ô folle jouissance!  
A te revoir je bois encore un coup.

Vaincu par vos appâts, déesses trop faciles,  
Mon cœur voulait s'immoler pour vos yeux.  
Vous saviez attiser mes ardeurs juvéniles,  
Et m'allécher par vos propos joyeux.

Sur tes autels, Vénus! fier de mon sacrifice,  
J'ai fait brûler mon encens le plus pur.  
Si j'ai souillé ta couche, ah! c'est avec délice,  
Mais ton amour était un fruit impar.

D'une courte jeunesse étoile fugitive,  
Où retrouver maintenant ta splendeur;  
Et quand sur le passé gémit ma voix plaintive,  
Ce souvenir me rend froid et rêveur.

CHARADE

Mon tout, quoique de formes plus petites,  
Est néanmoins semblable à mon premier :  
Humbles, rampants, vivant en parasites,  
Ils vont partout, rongent le monde entier.  
Mon second, chers lecteurs, nous vient de l'Angleterre,  
Où le sexe en fournit maintes collections.  
Enfin, sans mon dernier, j'aime à vider mon verre  
A l'accord fraternel entre les nations!

ESOPE.

Explication du Rébus publié dans le numéro précédent :  
ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Et nous aussi nous présentons à nos lecteurs nos souhaits de bonne année; nous leur souhaitons le prochain départ de Senterre et de ses cabotins, nous leur souhaitons la fin des débuts pour le 30 avril, un directeur consciencieux pour le 1<sup>er</sup> septembre et une troupe digne de notre scène; nous souhaitons à M. Senterre une place à Bron!

Mais en attendant la réalisation de ces souhaits, nous ne pouvons que dire que le présent n'a rien à envier au passé. Toutes les variétés de la claqué s'étaient donné rendez-vous au troisième début de M. Comte, forte basse de petit opéra comique pour ne pas dire bouffe; on remarquait aux premières galeries la généralité des membres de l'Harmonie gauloise, des concierges et des lavandières; le bonnet linge le disputait au tuyau de poêle; au parterre, aux secondes et troisièmes galeries, la claqué officielle, sous la haute direction de l'éminent Nannais, assisté du marchand de pommes tapées Guivet; et enfin aux quatrièmes galeries, des marchands de bouteilles qui avaient envahi tout un côté.

La représentation de Robert allait clopin-clopan d'acte en acte, lorsqu'arrivée au troisième acte éclata un conflit entre les gens que nous venons de désigner, qui voulaient rappeler M. Comte, après la valse infernale, et le public qui ne veut pas admettre qu'on rappelle des artistes qui méritent bien

mieux des pommes cuites. M. le commissaire crut à ce moment-là devoir avertir qu'il allait expulser les interrupteurs; qu'entend-il par interrupteurs? sont-ce les personnes qui paient leur place en entrant et qui sifflent parce qu'on salt la musique, ou sont-ce ceux qui à chaque début énervent le public par leurs applaudissements aussi bêtes qu'intéressés?

M. Comte a été reçu malgré la colossale protestation qui a éclaté, et les sifflets qui couvraient les applaudissements. Nous croyons que la personne chargée des débuts était là pour juger de l'état de la salle et nous donner son goût personnel! et il nous semble anormal que le même commissaire qui a reçu Brégal qu'on a été obligé de renvoyer après, demeure chargé des débuts après une aussi jolie affaire; il paraît que ce grand juge, plus fort à lui seul que toute une salle de spectateurs, a un beau talent pour pouvoir méconnaître le sentiment du public, aussi impunément qu'il l'a fait dans les débuts de Brégal, Rougé, Barbet, Laurent, M<sup>me</sup> Depoitiers, et enfin M. Comte; et il est assez curieux de voir un commissaire de police pousser au désordre en contrecarrant le jugement du public; nous croyons que si l'administration ne fait pas respecter notre scène et les auteurs, c'est au public qu'en incombe la tâche, et c'est ce public que M. le commissaire veut mettre à la porte!!!

C'est là un bon argument pour ceux qui demandent à ce qu'on réforme la façon de juger un artiste et la suppression radicale de la claqué, billets de faveur et autres qui ne rapportent rien! tout en se lésant la ville lèse les pauvres!

Robert s'est passé comme d'habitude; M. Delabranche a été applaudi, M<sup>me</sup> Galli fait des progrès, M<sup>lle</sup> Montoya prend un peu plus d'assurance dans l'aigu de sa voix; M. Barbet a chevroté et lâché des canards, mais il est bon père de famille! M. Comte avait comme toujours oublié sa voix dans la poche de son pardessus; malgré cela il a frisé la justesse dans différents passages et a obtenu un grand succès... de chute à la fin de l'évocation.

M. Lourde devait effectuer son second début dans le Trouvère; mais voyant qu'il ne réussissait pas et prétextant un enrouement, il fit demander au dernier acte aux six cents personnes présentes dans la salle qu'on voulût bien ne pas lui compter cette représentation comme un début, ce qui lui a été généreusement accordé; on est déjà fixé sur cet artiste qui a une voix incomplète, chevrotante et fautive par intervalles, et qui de plus a moins de jeu qu'un élève qui n'aurait qu'un an de conservatoire, et voilà un joli chanteur italien (est-ce pifferaro qu'on a voulu dire?) qui passera, si tous ceux qui ont le moindre souci de ce qui se passe à notre théâtre ne vont protester; il passera de par la toute-puissance des battoirs et du commissaire! Donc, tout le monde sur le pont! et montrons à ceux-là que, quoique dise Senterre, nous ne sommes pas des imbéciles!!!

M. Delabranche et M<sup>lle</sup> Léavington ont été rappelés ensemble après le troisième tableau, et M. Delabranche seul après le quatrième acte; cet artiste se relève dans l'esprit du public. M<sup>lle</sup> Léavington est bonne dans Azucena; M<sup>lle</sup> Montoya devrait travailler; constatons que sans être bonne, elle nous casse moins les oreilles, et que ses cris faux tendent à disparaître; encore deux ans d'études sérieuses sur l'émission des sons du registre élevé, et M<sup>lle</sup> Montoya pourra faire plaisir. Nous aimons mieux entendre M<sup>lle</sup> Blainville que M<sup>me</sup> Depoitiers, mais nous ne les aimons pas plus que les chœurs l'une et l'autre.

Nous avouons que nous n'avons pas eu le courage d'affronter M. Chopin, M. Laurent et M<sup>me</sup> Depoitiers, pour entendre M<sup>me</sup> Galli dans le Caid

Nous avouons aussi que malgré l'attrait qu'a pour nous M<sup>lle</sup> Isaac, nous n'avons pu nous résoudre à voir abimer la partition de la Traviata par M. Rougé et les seconds rôles.

Avouons enfin que la perspective d'absorber Laurent, Barbet, Rougé et M<sup>me</sup> Depoitiers nous a retenu de Galathée et des Dragons! Mais avouez à votre tour que ce n'est pas trop payer 260,000 fr. pour se procurer de pareils plaisirs.  
Honnête Senterre!

Beau-père.

Le 7 Janvier, nous commencerons la publication d'une fantaisie humoristique intitulée :

Les embêtements d'Onésime Andragore à la recherche d'une position sociale,  
par notre excellent collaborateur JULES FIQUENEL.

Immédiatement après nous publierons une œuvre inédite d'AUGUSTE BAN, portant pour titre :

Anna Muller

HISTOIRE FRANCO-ALLEMANDE

Ce magnifique récit d'un prisonnier français en Allemagne est appelé à un succès sans précédent.

PARADOXES ET VÉRITÉS

Pas d'argent, pas de Suisse, dit un vieux proverbe; disons aujourd'hui, pas d'argent, pas de Suisse.

Le veuf qui convole en secondes noces est un convalescent qui court après la fièvre.

Ne prenez jamais pour maîtresse une femme séparée de son mari; à bref délai vous seriez obligé de faire comme lui.

Dé Brest à Digne, de Dunkerque à Pau, toutes les femmes le sont.

Aujourd'hui les femmes ne disent pas : « Qu'il est beau qu'il est spirituel! j'aimerais cet homme-là! Elles murmurent : comme il est à la mode! comme il doit être riche! ça ferait bien mon affaire. »

Si vous voulez qu'une fille de brasserie vous fasse de l'œil, mettez une pièce de cent sous sur chacun des vôtres.

L'amour le plus pur est celui qui a passé au creuset de la Monnaie.

Autre temps, autre mœurs! Au moyen âge les soupirs duraient le temps d'une croisade; aujourd'hui, le temps d'avaler une douzaine d'huîtres.

Quand votre maîtresse vous dira que le monsieur qui l'a accompagnée a connu sa mère, soyez certain qu'il en fait autant avec la fille.

Ne prenez jamais pour maîtresse une femme au-dessus de vingt-cinq ans; plus elles sont vieilles, plus elles sont crampones.

Ne prenez jamais non plus une maîtresse qui a les yeux gris et les cheveux rares; elle est de la race féline, et comme eux, égratigne et mord en vous caressant.

Savez-vous quelle est la femme la plus instruite et possédant les connaissances les plus variées? C'est la modiste; elle peut appeler par leur petit nom tous les messieurs de dix-huit à cinquante ans.

Le ménage le plus uni est celui qui plaide en séparation; tous deux ont la même pensée et le même désir.

La femme est comme le cheval vicieux; pour en venir à bout, il faut user de la chambrière.

Enfin, si vous voulez être tranquille, priez Dieu que la maîtresse que vous quittez en trouve de suite un autre; dans ses bras elle se consolera de votre perte et ne vous cramponnera plus.

CORNIBUS.



UNE PENSÉE PAR SEMAINE

Si votre ami ne satisfait pas régulièrement aux exigences matrimoniales, rappelez à sa femme ces paroles du Christ : « Venez à moi, et je vous consolerais. »

L. D.

CORRESPONDANCE

AMBROISE. — Vos vers passeront dans le prochain numéro.

M. RODE. — Où diable avez-vous vu chevaucher quatre rimes féminines? Envoyez de la prose.

TIBÈRE. — La Cravache ne peut s'occuper des questions politiques.

FROLETOUT. — J'ai reçu vos miettes satiriques.

CORNIBUS. — Donnez-moi votre adresse, j'ai à vous parler.

Pierre LACROIX. — Vos envois seront insérés à leur tour.

RÉMY. — Faites-moi parvenir vos Souvenirs de l'Armée de l'Est.

J. DOUGAR. — Il sera fait selon votre désir.

A. Spha. — ?? Etes-vous fâchée?

Gone des Brotteaux. — Fais de la prose, les vers minent.

E. PERRIN. — Le 14 janvier.

Un boucher. — Nous publierons dimanche les renseignements que vous nous avez adressés au sujet de votre inspecteur.

ISMAEL. — Le Volcan étant mort-né, il n'est pas convenable d'insulter à son malheur.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

*F. Besson*